***« Cette indicible tristesse qui était en moi »* (*Mon enfance est à tout le monde*), *par Christian Rоbin***

***Université de Nantes***

En juin 1947, le 14 exactement, René Guy Cadou écrit à Marcel Béalu *« qu'il s'est promis d'écrire un gros livre sur son enfance (atmosphère de la saison de Sainte-Reine) ».* Il est à Louisfert, où s'achève sa deuxième année comme instituteur à l'école publique ; il est marié avec Hélène depuis un an, il trouve auprès d'elle une tendresse infinie. Les heures sombres de la guerre lui ont appris que la vie à la campagne apporte malgré tout son lot de joies et d'impressions ; d'une certaine façon, il revit le passé bienheureux qu'il avait connu à Sainte-Reine de Bretagne, entouré de l'affection de son père et de sa mère, instituteurs avant lui.

Son œuvre poétique est appréciée, il s'est entouré d'amis sûrs, les échanges épistolaires sont nombreux. René Guy peut solliciter les grands éditeurs, Gallimard, Grasset, Robert Laffont. Certes, les réponses ou les délais ne sont pas à la hauteur des espérances. Robert Laffont vient, précisément et malheureusement, de refuser son roman *La Maison d'été*. Cadou ne veut pas rester sur un échec et opte pour l'autobiographie, déjà sollicitée dans *La Maison d'été*. Il consigne régulièrement depuis un an, dans ce qui deviendra *Usage interne* et *Les Liens du sang*, les réflexions et les aphorismes que lui inspire son intense activité créatrice. Aussi, quand il achève *Mon Enfance est à tout le monde*, il n'est pas surprenant de le voir tenter d'expliquer une nouvelle fois pourquoi il est devenu poète. La page est admirable. Le 30 mai 1932, était décédée sa mère, dans l'appartement de fonction de l'École publique du Quai Hoche, où son père avait été nommé directeur en octobre 1930. Cette disparition jette les deux êtres dans la désolation, René Guy ne trouve aucune consolation au Lycée Clemenceau dont il déteste les longs couloirs, les salles sinistres, les cours qu'il juge fastidieux. Georges Cadou, un jour que son fils lui a rapporté un livret scolaire exceptionnellement bon, après un déjeuner offert sur les bords de la Loire, lui confie qu'il a autrefois taquiné la Muse et lui montre ses cahiers de poésie:

*« Le crois bien que c'est ce soir-là que tout a commencé. Le lendemain je me trouvais assis devant la fenêtre de ma chambre avec une feuille blanche sur mes genoux.*

*Dans les tilleuls, les moineaux pépiaient, les rats se promenaient dans la cour. L'air sentait la bougie et les fonds de jardin. Qu'est-ce que j'écris ? Que signifiaient ces mots maladroits que je dresse comme un rempart contre la nuit ?*

*Les soirs suivants me retrouvèrent à la même place, et je pris l'habitude de traduire, au lieu de versions latines, cette indicible tristesse qui était en moi. »*

Qu'importe si ces tout premiers essais ont été détruits, Cadou insiste, dans ces quelques lignes écrites, après quinze ans de création, sur les raisons qui l'ont conduit à devenir poète. Il a trouvé en elles une consolation inattendue, et à cette conception somme toute classique il est resté manifestement fidèle. Mais, cette réaction salutaire ne conduit pas à l'oubli, bien au contraire : l'inspiration s'enrichit aussi des souvenirs, elle est le moment privilégié pour interroger les profondeurs de l'être qui a fait l'expérience de la douleur, puis elle se donne pour tâche, devant la complexité des sentiments de les *« traduire »*, de les faire passer de *« l'indicible »* au *« dicible ».* Le poète retrouve là le rôle que lui a confié une longue tradition.

\*

Il va sans dire que ces propos s'étendent à toute l'œuvre du poète, mais qu'ils éclairent aussi le livre où ils se trouvent consignés. La disparition d'Anna Cadou, vers laquelle culmine l'ouvrage, révèle une propension à la tristesse, que le poète découvre, grâce au jeu de la mémoire, jusque dans les moments où il pensait l'avoir méconnue. Cette précocité est régulièrement suggérée dans *Mon enfance est à tout le monde*, et la réitération de cette constatation confère à l'ensemble un lyrisme bien propre à installer ce climat poétique dont l'écrivain, biographe de lui-même, ne peut plus se séparer. Un rapide examen des occurrences du mot *« tristesse »* autoriserait une première constatation. Le substantif ne fait pas son apparition avant la page 114 dans l'édition du Castor Astral, comme si René Guy n'avait pas voulu hypothéquer l'évocation de la joie de vivre éprouvée à Sainte-Reine, évocation qui occupe plus de place à elle-seule que les parties réunies consacrées à l'Ecole de la rue de Cardurand, puis à celle du Quai Hoche. Cadou use, seulement et timidement, de l'adjectif *« triste »* 2, pour noter l'impression que lui laissent les cantiques de la procession de la Fête-Dieu 3, ou pour qualifier le parfum des fuchsias et de géraniums qui ornaient la fenêtre de la maison des Couvrant:

*« …fleurs rouges au parfum un peu triste dont je mesure aujourd'hui l'amère douceur »* 4.

Le mot de *« tristesse »* n'est pas loin de faire son apparition, la seconde partie du livre en propose symboliquement, faut-il préciser religieusement, sept occurrences. Les deux premières méritent d'être relevées, car elles se cumulent avec la forme adjectivale. L'une apparaît au moment où s'achève le chapitre consacré au cinéma muet découvert à Saint-Nazaire :

*« Le ne pense pas à ces années sans tristesse, aujourd'hui que vous n'êtes plus, silencieux personnages, enchanteurs aux mains rudes qui parliez si bien à mon cœur. Vous aviez les défauts des rêves, vous étiez un mythe ouvert comme une tombe, vous brûliez la mèche des deux bouts, mais comme vous illuminiez le ciel aride de l'enfance !*

*Je quittais L'Athénée vers cinq heures, ballotté par des rues adverses, sans regard pour les devantures ni les passants, triste, inquiet, le visage pâli. »* 6

L'autre, la deuxième, qui suit la page qui vient d'être lue, traduit la réaction paradoxale de l'écolier mêlé aux festivités d'une amicale laïque:

*« Je suis vite fatigué, mortellement triste, d'une tristesse qui me vient toujours de la fréquentation des compagnies joyeuses. »* 7

La portée générale conférée par cette dernière correction, comme le partage établi par la citation précédente, entre le narrateur qui écrit et l'enfant qu'il fut, ne relèvent donc pas du pléonasme, mais du désir d'établir une chronologie. René Guy fut à l'occasion *« triste »* jusqu'à l'époque du Quai Hoche. Cadou, devenu poète, est habité par la *« tristesse »*. L'état, de sporadique, est devenu permanent, plus dense également. L'usage du mot ne varie guère ensuite. Hormis sa présence naturelle, pourrait-on dire, pour caractériser l'atmosphère de la chapelle de Monval, visitée en solitaire, pendant les grandes vacances 8, ses dernières irruptions sont toujours liées à la nostalgie, et à la permanence du sentiment. Ainsi la silhouette de sa mère qui a abandonné sa longue coiffure provoque-t-elle un regret, toujours à vif:

*« Epoque des cheveux-courts ! des vêtements de pluie ! des chapeaux-cloches ! Images que je ne puis feuilleter sans une tristesse qui n'est pas seulement un mal d'enfance. »* 9

Et l'évocation des enfants qui habitent la Cour des Miracles du Quartier de la Madeleine déclenche des sentiments mêlés. Malgré leur indigence, *« ils sont heureux »*, semble-t-il, mais ce *« bonheur farouche »*, s'empresse de corriger l'écrivain, cache un abîme qu'il n'a pas encore pu mesurer 10, et dont il soupçonnait alors la présence, car il poursuit à propos de cette sauvagerie à deux visages :

*« [Elle] me fait longuement songer, tandis que, retiré dès huit heures dans ma chambre, j'entends distinctement la lune s'écraser sur le toit comme un litre brisé ».* 11

Nul doute que René Guy se reconnaisse dans ces garnements au bonheur douteux, et que ces rencontres l'aient conduit à la croisée où naissait sa vocation. Il peut désormais nommer clairement cette sensation étrange qu'il avait déjà éprouvée, mais dont il taisait le nom. L'occasion lui en est proposée le jour même du décès de sa mère. Attendant anxieusement dans sa chambre, il se souvient :

*« C'était tout à fait comme dans les temps de Sainte-Reine, alors qu'une rougeole m'obligeait à garder le lit, et que, dans un demi-sommeil, je percevais tous les bruits de l'école ; c'était d'une douceur et d'une tristesse insupportables. »* 12

Le livre se clôt, il s'en faut de peu, par les lignes à la faveur desquelles René Guy annonce qu'il se consacre désormais à traduire son *« indicible tristesse. »* 15

C'est peu de dire que le thème a été orchestré, et qu'il a subi un traitement quasi musical. D'apparitions pianissimo, il s'enfle pour gagner la tension du fortissimo. Cet effet ne serait pas si puissant si, dans les pages lumineuses qui évoquent Sainte-Reine, le poète n'avait pas laissé prévoir son éclosion. Certes, René Guy s'attarde pour notre plus grand contentement sur les lieux qui abritèrent sa petite enfance, salles baignées d'ombre douce à une époque où l'électricité était encore distribuée parcimonieusement, vergers généreux, haies bigarrées où se joue le soleil. Le bonheur s'affiche en conclusion du chapitre auquel est donnée pour titre la célèbre phrase de George Sand, reprise par Gaston Leroux dans Le Mystère de la chambre jaune : *« Le Presbytère n'a rien perdu de son charme ni le jardin de son éclat »,* comme si l'idylle cachait un mystère à déchiffrer. Ces pages, éclatantes de la joie de vivre retrouvée, sont bien dans la manière du poète qui entame plusieurs de ses poèmes sur le mode de la morosité pour s'achever dans une lumière heureuse. Mais cet univers plein de quiétude n'ignore pas les alarmes. Les contes de fées qui entourent l'enfance, cités à la cantonade, avertissent déjà de l'existence de la cruauté dans cet univers protégé. Ainsi, en va-t-il de la chaleureuse école de son père qui recèle un cabinet inquiétant :

*« Monde de terreur que je ne puis apprivoiser.*

*O Chambre Noire! chambre vide et toute pleine d'un remugle confus, chambre aux sept femmes, à la petite clé sablée - on frotte et toujours le sang mort reparaît - chambre dont la fenêtre était de gros drap noir, comment saurais-je te chanter ? »* 14

Le jeune garçon s'évade-t-il clans le proche voisinage, le paysage offre incidemment le spectacle de ses cicatrices ou de ses désastres : ici,

*« Les "pains de vipères" dressaient leurs grappes vertes et rouges dont la vue l'oppressait délicieusement »* 15 ;

là,

*« La reine des prés s'accroche aux barbelés de la clôture, les moineaux piaillent dans les saules, et parfois la panse gonflée, un chat mort descend à petits coups le maigre courant ».* 16

Car les animaux sont les premières victimes dans une Brière qui est considérée comme un Paradis, seulement par les chasseurs. Ils souffrent parfois des mêmes infirmités que les êtres qui les nourrissent : ainsi de Tempête, le chien aveugle, mis sur le même pied que Pierre-à-Filleul et le borgne Lean Delahaye, dont le souvenir arrache à l'écrivain cette constatation :

*« Toute mon enfance sera douloureusement impressionnée par des personnages de cécité »*. 17

Ainsi que l'a relevé Christian Moncelet 18, les proches de l'enfant lui offrent fréquemment le spectacle d'une chair marquée, que ce soit la Mère Fleury qui crache le sang, le père Joulain amputé d'un bras, Marie Delahaye et Tante Célestine affligées d'une claudication, le jeune voisin de la rue du Cardurand, immobilisé à vie, ou surtout Georges Cadou à la poitrine glorieuse. Tous ont provoqué l'étonnement apitoyé de René Guy, qui a préféré la vérité simple à l'embellissement de sa période d'enfance. Que le rappel de ces figures douloureuses mette à mal son extrême sensibilité, il en accepte néanmoins le religieux devoir : *horresco referens*. Il a trop conscience que les sanglots, les épouvantes mêmes, provoquées alors par cette fréquentation de la faiblesse humaine et le spectacle d'une nature parfois cruelle, ont peu à peu formé une richesse intérieure qui le conduit à devenir poète. La tristesse, à peine désignée par son nom, est apparue discrètement, dès les premières années, et de cela René Guy voulait témoigner en composant *Mon enfance est à tout le monde*.

\*

Lorsqu'il écrit son livre de souvenirs, Cadou ne sait pas qu'il est mortellement atteint ; il passe une partie de ses vacances en Auvergne, à Murols, où il était venu l'année précédente chez un camarade d'armée de son père, instituteur également. Il avait dû s'aliter quelques jours, victime d'une apparente insolation. Est-il habité par cette prémonition inconsciente que partagent les créateurs et les grands malades ? Il ne semble pas pourtant qu'il ait été conscient du mal qui le gagnait. Mais l'empressement mis à écrire ce livre lui donne une curieuse tonalité de testament, que confirmerait par ailleurs l'omniprésence de la mort.

Commencé pendant les vacances, l'ouvrage est achevé à Louisfert. René Guy Cadou, laïc, adhérent du bout des lèvres au parti communiste, collaborateur de la revue Clarté, n'est pas athée. Au contraire, il manifeste une profonde religiosité, multiplie les appels à Dieu dans son œuvre, admet parfois l'existence d'un au-delà où il retrouvera ses chers disparus. Il aime surtout à se comparer au Christ en croix, compagnon de souffrance, comparaison qui est appelée dans les mois qui viennent à une poignante ressemblance. Il n'est pas étonnant que le calvaire de Sainte-Reine de Bretagne occupe une place particulière dans sa mémoire de poète. Il se confond pour lui avec les premiers émois de sa riche perception et l'initiation involontaire à la prière, enseignée affectueusement par une grand-mère maternelle que ne rebute pas l'indocilité de son petit-fils 19. Aussi loin qu'il puisse plonger dans le souvenir de ces jours passés en Brière, c'est pour se remémorer Sœur Chantal, la directrice de l'hospice, qui lui enseigna à faire son signe de croix. Et si personnel que soit le christianisme de René Guy Cadou, fort bien évoqué tant par Jean-Charles Payer 20 que par Christian Moncelet 21, il semble bien qu'il ait été marqué par le pessimisme qui caractérisait encore le christianisme rural. En tout cas il prit ses racines au cours de ces années de Sainte-Reine de Bretagne qui s'achevèrent à l'automne 1927. C'est d'ailleurs vers le Calvaire que se tournent lеs regards du poète René Guy lorsqu'il abandonne à regret l'évocation de son village natal, où il compte retourner un jour :

*« Et l'enfant que je fus refera en pleurant ses premiers pas dans l'allée du calvaire »*. 22

Le dernier mot qui achève la première partie du livre n'est pas seulement un toponyme. Si l'on accorde quelque symbolisme à cette ultime mention, il devient le pendant inéluctable d'une première page, tout aussi chargée de sens. A dessein, le poète a daté l'achèvement de son manuscrit du 25 décembre 1947, et l'on sait l'attachement qu'il éprouvait pour Noël. Il n'est donc pas surprenant qu'il commence par évoquer l'espèce de crèche où il pense être né, cette caisse de savon de Marseille *« aux planches disjointes, mal rabotée »* et surtout *« toute hérissée de clous comme une bogue de châtaigne »* 23. Certes l'humour domine ces lignes initiales, mais comment ne pas penser déjà à une annonce discrète des atteintes de la douleur intérieure, susurrée puis déclarée par le narrateur ? Ce sont en somme les futurs clous de la Croix qui joignent les planches raboteuses de cette crèche.

\*

Si, en 1932, René Guy Cadou pensait que la tristesse qui l'habitait était *« indicible »,* quinze ans plus tard, à l'époque de sa plus grande maturation, il a trouvé l'art de la suggérer, d'en noter les premières atteintes, et d'en orchestrer la progression. Grâce à *Mon enfance est à tout le monde*, le poète fait heureusement mentir la critique qui interdit désormais de louer une œuvre au nom de la sincérité. La réussite de ce livre tient en effet pour une large part à cette lucidité dans le souvenir et dans l'inspiration. Ces souvenirs ne constituent nullement une parenthèse dans une œuvre qui s'avançait alors sur plusieurs fronts. Cette autobiographie poétique est une tentative d'approfondissement tout autant que les notes critiques jetées alors sur le papier. Elle est surtout une station dans la montée vers le sommet que représente le recueil *Les Sept péchés capitaux*, dominé par le chef-d’œuvre qui le clôt, *la Tristesse* :

*« Embarqués dans je train de nuit qui ne s'arrête jamais*

*Sans avarie possible de machine sans espoir*

*D'entendre battre au loin une petite gare*

*Ses volets verts et la pluie grise de son timbre*

*Mais la grande fuite éperdue dans une éternité malingre*

*Anna ma mère dans la couchette du wagon*

*Et mon père au-dessus qui la protège de son affection*

*Je vous vois l'un et l'autre dans ce même lit où je suis né*

*Le suis couché entre vous deux*

*Et vous n'avez plus de place pour vous retourner*

*Je prends dans mes deux mains vos deux mains qui s'éteignent*

*Pour qu'elles soient chaudes et farineuses comme des châtaignes*

*Quand la braise d'hiver les a longtemps mûries*

*Ah! Croyez-moi ! je ne sais rien de plus atroce*

*Que de vous laisser partir seuls pour ce voyage de noces*

*Que d'attendre durant des mois et des années*

*Derrière la fenêtre étroite et grillagée*

*Le passage de l'ange essoufflé qui m'appelle*

*A l'aubette perdue dans les genêts du ciel*

*Où le train qui vous mène est enfin arrêté. »* 24

***Notes :***

1.René Guy Cadou, *Mon enfance est à tout le monde*, 1995, Bordeaux, le Castor astral, p.174.

2.Ibid., p.31.

3.Ibid., p.45.

4.Ibid., p.31.

5.Ibid., рр.114, 124, 127, 147, 156, 171 et 174.

6.Ibid., p.114.

7.Ibid., p.124.

8.Ibid., p.127.

9.Ibid., p.147.

10.Ibid., p.156.

11.Ibid.

12.Ibid., p. 171.

13.Ibid., p.174.

14.Ibid., pp.24-25.

15.Ibid., p.50.

16.Ibid., pp.22-23.

17.Ibid., p.39.

18.Christian Moncelet, *Vie et Passion de René Guy Cadou*, 1975, La Roche Blanche, Éditions BOF, p. 61.

19.*Mon enfance est à tout le monde*, op. cit., pp.26-28.

20.*« La Présence de Dieu dans la poésie de René Guy Cadou »,* in René Guy Cadou, Actes du colloque, 23¬25 octobre 1981, Nantes, Université de Nantes, Textes et Langages n° 6, 1982, рр.213-227.

21.Op. cit., pp.273-278.

22.*Mon enfance est à tout le monde*, op. ch., p.99.

23.Ibid., p.17.

24.René Guy Cadou, *Poésie la vie entière*, Œuvres poétiques complètes, Paris, Seghers, 1996, рр.309-310.